

sible dans tous les accessoires arrête l'artiste dans le développement de sa composition.

Il faut bien le dire, les applaudissements du public encourageaient nos peintres à persévérer dans cette voie. Ils vendaient très-bien leurs travaux, ils avaient un cachet d'originalité qui était goûté, pourquoi n'auraient-ils pas profité de la veine ? Souvenons-nous qu'à cette époque on était passionné pour le moyen âge et la chevalerie, qu'on s'exerçait aux petits vers et aux romans, qu'on riait au Vaudeville et qu'on chantait au Caveau ; de même, on ne cherchait dans les arts qu'un délassement et on demandait de petits tableaux avec une idée ingénieuse, une saillie spirituelle ou une pensée attendrissante ; on se contentait même d'une scène triviale ; on voulait surtout des effets de lumière sur des meubles, sur de l'acier, ou sur des étoffes. Le matérialisme régnait, et le luxe qui faisait vivre les artistes était matérialiste. Qui, parmi les heureux que favorisait la fortune (et ceux-là seuls achetaient des tableaux), se préoccupait du style, de l'idéal ? Qui aurait acheté un tableau d'histoire ? qui songeait à bâtir des châteaux et à appeler des artistes pour les décorer ?

D'ailleurs, en admettant même que les peintres lyonnais eussent eu le désir de s'élever au grand genre, ils n'auraient rien trouvé dans l'enseignement de l'école de dessin qui les aidât pour leurs études. Ceux qui ont connu Revoil disent combien il se plaignait souvent de l'insuffisance des moyens d'instruction qu'on mettait à sa disposition (1). Aussi, les élèves de l'école s'apercevaient qu'ils faisaient fausse route en s'attachant au poli du pinceau et qu'ils ne comprenaient la perfection de la forme, seu-

(1) Voir *Eloge de Bonnefond*, par M. Martin-Daussigny, p. 6.